

— Citoyen, les meilleures intelligences peuvent se tromper. Tu excuseras donc le crime que j'ai failli commettre, et tu vas m'aider à réparer ma faute. De combien d'hommes peux-tu disposer ? Sont-ils armés ?

— Je ne puis répondre sur leur nombre, répliqua Alain ; quant à leurs armes, si mauvaises qu'elles soient, ils sauront s'en servir.

Et, prenant à part le représentant du peuple, il lui demanda à voix basse :

— Toi-même, citoyen, combien as-tu de soldats sous la main ?

Jean Bon Saint-André hésita. Son regard interrogea anxieusement le commandant du fort. Il balbutia :

— Je ne sais pas au juste, un millier d'hommes peut-être, douze cents en appelant tout le monde.

— Il faudrait du canon.

Le représentant eut un geste découragé.

— Du canon ? Où veux-tu que j'en prenne ! Il n'y en a qu'à Brest.

— Lance des courriers sur Brest et mande le plus de force possibles. Nous tiendrons tant que nous pourrons.

Il se retourna derechef et lui montra la ligne de bataille des vaisseaux anglais.

Il y en avait six : trois frégates et trois corvettes formant le cercle et enveloppant les pointes rocheuses qui vont de Roscoff à Locquirec, sur un espace de huit lieues de côtes. Mais, derrière les vaisseaux, s'avançaient de lourdes chaloupes, et celles-ci gagnaient le rivage, chargées de fusils et de baïonnettes que l'on voyait étinceler sous les rayons du soleil levant.

— Nous sommes surpris ! prononça Jean Bon Saint-André d'une voix sourde. Cet homme avait bien machiné son plan.

Et, pris d'une soudaine inquiétude, il demanda :

— Qu'est-il devenu ?

Ce fut Yves Le Braz qui répondit :

— Il a disparu dans le tumulte. Jean Prigent n'a pas eu le temps de lui casser la tête. Mais nous avons l'autre. Qu'en faut-il faire ?

Il désignait Ralph Gregh, garrotté et baïonné, qu'il avait porté jusque sur la plate-forme et qui gisait aux pieds du représentant.

Quand il eut répété sa question : — Qu'en faut-il faire ? — celui-ci répliqua en se détournant :

— Jette-le par-dessus le mur.

On entendit un cri déchirant, et le cadavre de l'Anglais alla se broyer sur les roches aiguës que le flot commençait à recouvrir.

Le comte Roger s'avança à son tour et interpella Jean Bon Saint-André.

— Citoyen, dit-il, j'ai été accusé injustement, comme Alain Prigent et proscrit. J'attends que tu me rendes droit de mourir pour mon pays.

— Qui es-tu ?

— Je suis le comte Roger de Plestin, commandant des gardes-côtes, cassé par un arrêt du délégué Killerton.

— Ah ! oui, je sais, répliqua le conventionnel. Je suis au courant de l'affaire. Encore une trahison !

Et, voyant l'épée pendante au flanc du gentilhomme calomnié, il toucha du doigt le pommeau en disant :

— Tu l'as reprise, tu as bien fait. Garde-la. Je t'ordonne, non de mourir, mais de vivre et de vaincre.

— Et moi ? fit une voix douce, mais fière, une voix de femme.

Jean Bon se retourna et aperçut Ameline. Il la salua en souriant :

— Citoyenne, je n'ai pas le temps de te faire de longues excuses. Pour réparer mes torts, je tâcherai de te faire veuve avant ce soir.

Et, galamment, il lui offrit la main pour l'aider à descendre l'étroite et sombre spirale de l'escalier.

En bas, une barque attendait devant la lourde porte de fer. D'autres suivaient, prenant les soldats, avec un lieutenant en tête. La moitié de la compagnie restait à la garde du fort sous le commandement de leur vieux capitaine.

— Nous avons quatre canons pierriers sur les remparts, dit fièrement celui-ci, et assez de poudre pour nous faire sauter.

Jean Bon Saint-André s'embarqua avec les frères

Prigent, la comtesse Ameline et le comte de Plestin.

Quand il eut pris terre, on lui amena un cheval tout sellé. Il sauta sur le dos de la bête en criant aux marins volontaires :

— Tenez trois heures seulement. Je vais vous ramener des renforts.

Et, suivi de trois cavaliers équipés à la hâte, il piqua des deux et partit à fond de train dans la direction de Morlaix.

En ce moment même un boulet, parti d'une des corvettes anglaises, vint écorner l'angle du fort Taureau.

— Vive la France ! crièrent les héros de la Kerret-ar-laz.

Ce fut une rude bataille qui se donna, ce jour-là, 11 septembre 1793, de l'aube à la chute du jour.

On se battit de la pointe de Primel à l'angle de la grève de Saint-Michel, et jamais le Roc'h-ar-laz ne justifia mieux son nom de Roche-qui-Tue.

Elle tua, en effet, et le sable des plages, les galets des criques, les genêts des landes se rougirent de sang. La bataille fut telle, qu'elle laissa un souvenir digne de celui du glorieux combat de Saint-Cast.

Les Anglais débarquèrent cinq mille hommes de troupes de ligne et deux mille marins.

Tout d'abord ils eurent l'avantage.

Les canons des six vaisseaux de guerre balayèrent les abords de la côte. Ils refoulèrent le gros des défenseurs qui n'y pouvaient riposter. Une volée furieuse éteignit le feu du fort Taureau, démontant les quatre vieilles pièces rouillées, tuant douze hommes de la garnison, parmi lesquels le commandant, qui eut la tête emportée, et en blessant vingt-cinq.

Puis les chaloupes poussèrent droit à la rade, et les habits rouges installèrent trois batteries dans l'île la plus rapprochée du rivage de Térénez. Une colonne volante de mille hommes marcha droit sur Morlaix, une autre s'empara de Primel et de Plougasnou. Une troisième incendia Locquirec et s'avança jusqu'à Toul-an-Héry, aux portes de Plestin.

Mais là se bornèrent leurs avantages.

Alain Prigent, sans mesurer le danger, distribua ses troupes en trois colonnes. Celle de droite, sous les ordres du comte Roger, sortit de Plestin ; celle du centre, conduite par Jean de Bocenno et Le Hélo, couvrit Plougasnou et Saint-Jean ; enfin celle de gauche, dirigée par Alain lui-même, attaqua, par terre et par mer, les habits rouges retranchés à Primel.

Ceux-ci obéissaient aux ordres directs du commandant James Sholton.

Alain avait avec lui Ervoan Madeuc. Joël Le Gac, le vieux Julot, et Yves Le Braz servaient sous les ordres de leur ancien seigneur, le comte Roger. La comtesse Ameline avait tenu à suivre sous le feu l'homme qu'elle aimait.

Oh ! quelles belles prouesses s'accomplirent ce jour-là, et de quel cœur les Bretons combattirent pour la Bretagne et pour la France !

Comme le feu des îles gênait la marche des colonnes et emportait des files entières de combattants, Alain donna l'ordre à Ervoan de prendre avec lui quarante barques et de déloger les Anglais. Cinq cents matelots y montèrent. Trois cents seulement arrivèrent aux batteries. Dix barques avaient été coulées dans la traversée.

Mais ces trois cents-là furent des héros.

Ils se ruèrent sur les canons, assommèrent les pointeurs sur leurs pièces, en enclouèrent onze et tournèrent les sept autres contre les ennemis. Ce ne fut pas tout. Enflammés d'ardeur, exaltés par leur premier succès, ces trois cents conquirent un projet fabuleux et l'exécutèrent. Au fort de la bataille, ils remontèrent dans leurs barques, et, toutes voiles dehors, fous d'audace, ils abordèrent la corvette la *Victory*, une corvette de quarante canons, passèrent sous le feu de ses pièces de tribord et montèrent à l'abordage par la hanche de bâbord.

Ils n'étaient plus que cent. Il y avait cent vingt Anglais à bord. La corvette fut prise et tourna aussitôt son artillerie contre le reste de l'escadre britannique. Le combat devint surhumain, l'amiral anglais

ayant lancé deux frégates sur le vaisseau qu'on venait de lui enlever.

Ervoan Madeuc venait de recevoir sa huitième blessure. Tout son corps n'était plus qu'une plaie. Il détacha le plus valide des soixante-dix compagnons qui lui restaient, avec un message pour Alain Prigent.

— Faut-il revenir à terre et brûler le vaisseau ? Faut-il m'amarrer à une frégate et la faire sauter avec moi ?

L'homme se jeta dans une barque qui faisait eau. Un boulet l'éventra. Il sauta sur une épave que le flot poussait à la rive et nagea trois cents brasses. Il atteignit Alain au moment où celui-ci, enlevant ses marins, refoulait les Anglais sur les deux grands rochers de Trégastel.

— Dis à Ervoan, repartit Alain, que je l'admire. Qu'il fasse à sa guise ! Je n'ai pas d'ordre à lui donner.

Et, prenant la main de la comtesse qui, agitant de l'autre son bonnet blanc à la pointe d'une épée, belle comme une déesse, précédait les combattants sous une pluie de fer, il lui dit :

— Ameline, c'est sur ces roches qu'est la tombe de la comtesse Killerton. Vous allez y reprendre votre nom vrai.

Et il cria aux marins électrisés :

— Allons ! mes gars ! Un dernier effort en l'honneur de Mapiaouank et jetons ces maudits à la mer. Vive Kergroaz !

— Vive Kergroaz et Bocenno ! répondirent les hommes de fer.

Ce fut effrayant. Les Anglais sont de rudes soldats. Ils tinrent deux heures sur ce granit troué comme une écumoire. Ils y laissèrent trois cents morts avant de remonter dans leurs canots et leurs chaloupes. Les Bretons perdirent un nombre égal de braves.

A midi, la bataille durait encore. Mais un homme vint à franc étrier de Plestin. Il annonça à Alain que le comte Roger avait chassé les habits rouges de toutes leurs positions, repris le Roc'h-ar-laz, la vallée de Pontaryar et Locquirec.

Les Anglais se rembarquaient sur tous les points, le coup était manqué.

C'était la victoire. Mais elle était chèrement achetée.

Deux mille morts et blessés du côté des Bretons jonchaient le sol ou gisaient dans les humbles barques des pêcheurs, éventrées, fracassées, quelques-unes transformées en brûlots dans la rade ou sur les sanglants récifs des chaises de Primel.

Alain rentrait triomphant, couvert de sang. Un coup de sabre lui avait entaillé le crâne, une balle lui avait troué le bras gauche.

Il marchait pourtant, le front haut, l'orgueil de la victoire dans les yeux. Comme il atteignait le sommet du plateau, il rencontra Roger de Plestin à cheval. Il venait accampagné de Joël Le Gac et d'Yves Le Braz, vêtus d'une effrayante pourpre.

Le colosse avait tué vingt Anglais de sa main. Le vieux Julot était mort.

— La comtesse ? interrogea l'aîné des Prigent avec angoisse, où est la comtesse ?

— Me voici, répondit une belle voix au timbre d'or.

Il se retourna. Ameline était debout à son côté. Elle n'avait pas une blessure. Ses mains étaient blanches, sa beauté rayonnait.

Alain s'agenouilla devant elle, respectueusement, avec amour. Il demanda encore :

— Mon frère ?

La foule des vainqueurs s'écarta. Il vit une civière et, sur cette civière, Jean étendu, atteint de trois blessures. Mais les yeux du jeune homme étaient pleins de fierté, sa bouche souriait, malgré la souffrance. Il murmura :

— Frère, tu peux être satisfait. Hier au soir j'ai tué Saint-Julien ; tout à l'heure, j'ai passé mon épée à travers le corps de Sholton.

— Mais toi, frère, toi ? demanda le jeune chef en pressant le blessé dans ses bras.

— Oh ! moi, ce ne sera rien je l'espère. La dernière balle que j'ai reçue m'a cassé le bras droit. C'est la sienne. Il a tiré à bout portant au moment où j'allais le faire prisonnier. Je sais que Le Hélo l'a tué d'un coup de crosse.